

*« Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »*

Montaigne

La première fois que je l'ai vu, je n'ai aperçu que la silhouette de son corps, à une vingtaine de pieds du véhicule dans lequel je circulais. Je n'ai pas voulu le regarder et il ne désirait possiblement pas que je le regarde. Par effroi et anxiété, il m'était alors impossible de me l'approprier du regard, d'obéir à la raison, de faire face à la simple présence d'un individu comme tant d'autres. Je me suis garée, mains tremblantes, jambes flétries. Je suis sortie de l'automobile, inconsciente de ce qui suivrait. J'ai souhaité rebrousser chemin. Au lieu de cela, j'ai flairé son corps s'approcher du mien. Il s'amenait juste ici, juste là, derrière moi.

Son regard devait assurément contempler ma silhouette, scruter mes courbes malgré l'étourdissement qui l'habitait. Je suis demeurée immobile. Jamais je ne me suis retournée pour m'assurer de sa présence. Et même si je m'étais détournée pour m'en convaincre, comment aurais-je pu savoir qu'il s'agissait bien de cet homme, de cet individu à qui j'avais donné rendez-vous et dont je n'avais précédemment jamais vu le visage, ni

même entendu la voix? L'aurais-je deviné par un simple contact visuel, ou par la fougue qu'exprimeraient nos désirs, ou par l'évidence de reconnaître l'axiome de deux êtres fusionnés avant même de s'être rencontrés?

J'ai posé mes mains sur le coffre arrière de ma voiture, retenant maladroitement ma respiration pour ne pas briser l'instant, pour ne pas rompre le silence qui me conduirait vers un sentier inhabité, un chemin qui n'était pas à mon image et dont je n'avais jamais évalué les vestiges. J'ignorais pourtant que cet instant modifierait mes tremblements et mon souffle, et qu'il charrierait mon âme vers un amour désastreux tellement l'envoûtement serait grand.

Les battements de mon cœur étaient graves, incessants, perturbés de terreur. J'ignorais que l'érotisme et la mort tentaient de se rejoindre, de se tisser l'un à l'autre, de s'unir sans prévenir, sans préalablement instruire nos cœurs naïfs, dupes et crédules que ces deux états pouvaient cohabiter, se voisiner et se frayer un chemin audacieux sans qu'il y ait impasse. J'ai attendu, patienté dos à lui devant ce que nous avions souhaité sans l'estimer, face à ce que nous espérions sans l'avoir supputé, jauger.

Puis, la bourrasque qu'expulsaient ses narines s'est posée tendrement sur ma nuque, à quelques millimètres près de mon chignon blond. La tourmente de son souffle sur ma peau me débarrassait de quelques mèches dispersées çà et là. J'ignorais encore que d'ici peu, ma crinière, ma coiffure et ma blondeur ne m'appartiendraient plus et qu'elles lui seraient à tout jamais accordées. J'ai ouvert les yeux sans voir. Il m'était impossible de discerner quoi que ce soit, de noter l'absence ou la présence d'autrui, de reconnaître

où j'étais et d'où je venais, de respirer, de sourire ou de pleurer, de gémir ou de craindre. Ma seule certitude résidait dans la constatation de nos deux corps à proximité l'un de l'autre, sans sens, sans conscience, sans instinct, sans rien.

Ses mains se sont posées sur mes épaules. J'ai fermé les yeux. La noirceur rejoignait l'éclaircie troublante. La nébulosité s'apparentait à l'éblouissement. L'acceptation et le refus s'entremêlaient, copulaient. J'ai cru l'entendre prononcer mon nom et mon prénom. J'étais cependant convaincue qu'il ne voulait pas s'assurer de la validité de mon identité. Il voulait m'abattre de sa voix, m'allouer tout bonnement les tiraillements de sa gorge. Il ne m'a plus dit un mot par la suite, mais son âme me laissait entendre : *« C'est toi, je te reconnais. Je sais qu'il s'agit de toi, pour maintenant, pour l'instant, pour les longueurs, les étendues et toutes les durées, pour toujours. »*

Je suis demeurée inerte, impassible. Faux : l'impassibilité ne ressemblait pas au sentiment qui m'habitait. J'aurais dû dire que cela m'a procuré une certaine accalmie, la toute dernière que je devais vivre avant la mort, cet achèvement qui survient juste après l'extase, l'euphorie ou la désertisation.

Il a retourné mon corps face au sien devant mon incapacité à le faire. Chargée de manquements, de carences et d'insuffisances, mes yeux sont restés clos, dans l'ignorance et dans l'inaptitude à procéder, à agir, à utiliser les habiletés d'un corps, la dextérité des mouvements du corps de l'humain. Puis, sa bouche s'est fait sentir à quelques souffles de la mienne. Elle s'est posée sur mes lèvres, sans excès. Pourtant, ce manque d'excès frôlait la surcharge, la démesure. La délicatesse du geste se voulait si fine qu'elle frisait la

gloutonnerie. Sa bouche était si faiblement pressée sur la mienne qu'elle semblait ne pouvoir s'en déloger. Elle me semblait aussi loin qu'elle était trop près. Le conflit entre la proximité et l'éloignement prenait vie.

Il a d'abord léché mes lèvres, comme pour s'assurer de leur bon goût et devancer le choc qu'allait procurer notre cohésion, notre éventuelle adhérence. De cette manière, il me prévenait qu'il s'en emparerait, comme on prend possession d'une puberté qui va assurément s'éteindre. Répandue d'amour, j'ai goûté la sienne à mon tour. Son haleine était bonne, empreinte du bouquet d'un cigare qu'il avait dû s'offrir par anxiété, plaisir qu'il s'était permis avant de rejoindre la mort évidente. L'exhalaison de sa bouche m'interpellaient, me procurait un réconfort identique à l'odeur poivrée de la peau de mon père. Pour cette raison, je me suis permis de croire que mes narines ne pourraient jamais s'entrelacer de la sorte à un autre effluve.

Je m'y suis perdue. J'ai ouvert mon cœur, juste assez grand pour qu'il l'observe, le constate, pour qu'il dévie jusqu'à moi, qu'il y entre et s'y insère, s'y place et s'y loge à tout jamais, sans encore me connaître, sans encore le reconnaître. Il a retiré sa bouche de la mienne, puis sa voix s'est posée gracieusement sur mon lobe : « *Maintenant, ouvre les yeux.* »

Mes yeux clos ont pleuré. Je n'avais encore jamais sangloté les yeux tout grands fermés. Mes larmes inusables s'affichaient sans prévenir, sans y être invitées. Il existe des larmes qu'on préfère dire, et d'autres qu'on préfère taire. Mes pleurs n'étaient pourtant ni l'un ni l'autre. Mes larmoiements étaient sans crainte et sans inquiétude, et paradoxalement bondés de désorganisation et de contresens.

J'ai ouvert les yeux. L'intensité transgressait ma rétine. Le vert de ses yeux s'absentait tant il était présent. Son regard était rempli de vide tant il était plein. Les menaces démenageaient et se pointaient au même instant. Et à ce moment, j'ai su que je savais. Je savais pertinemment que rien de ma vie passée n'avait été spontané et que tout mon parcours m'avait préalablement destinée à cette rencontre, à l'évidence d'un amour qui ne se présenterait qu'une seule fois, cette fois-ci, sans prévenir, dans le magnifique espace de la vie, dans les magnifiques couleurs d'une existence qui s'achève.

Je lui ai dit, à faible voix : *« Je veux mourir en toi, juste en toi. »*

Puis, j'ai eu peur.

J'ai eu peur de me savoir sur le point de mourir.

\*\*\*